

NATALIA NIELIPOWICZ

Université Nicolas Copernic de Toruń

## Le respect de la nature et l'art dans les rites amérindiens d'après quelques essais de J.M.G. Le Clézio

ABSTRACT: J.M.G. Le Clézio's passion for Amerindians, closely reflecting his interest in mysticism, is expressed in many of his texts: essays, translations and fictional texts. Their culture is often contrasted with materialism, characteristic of the culture of the Western civilization. This opposition relates to all areas of life and especially to the relation of man to the earth, which can be seen, among others, in the process of creating art. The indigenous art of American Indians, natural and associated with rituals, becomes a magical practice, holy and haunted by ghosts. Through analysing his essays, the article attempts to answer the question of the relationship that Le Clézio sees in the Amerindian's respect for the forces of nature and the artistic expression: drawing, painting, singing and ritualistic dancing. It also considers the consequences of the presence of nature in the world of American Indian rituals.

KEY WORDS: rituals, art, Amerindians, nature, holiness, faith

La question de l'altérité apparaît souvent dans l'écriture de J.M.G. Le Clézio<sup>1</sup> et souvent elle entraîne une âpre évaluation de la culture occidentale. Il arrive toutefois qu'elle soit imprégnée d'une lueur d'espoir. L'Autre chez Le Clézio, représentant les civilisations dites primitives, peut offrir des facettes différentes et vivre sur des continents divers, mais celui qui va nous intéresser ici, dans le cadre de notre réflexion, est l'Amérindien<sup>2</sup>. La passion de J.M.G. Le Clézio pour les tribus amérindiennes, née dans son enfance (LE CLÉZIO, 2006 : 29), liée par la suite à son intérêt pour le mysticisme, fleurit dans plusieurs de ses textes : ses essais (*Haï*, *Mydriase*, *Trois villes saintes*, *Le rêve mexicain*, *La Fête chantée*),

---

<sup>1</sup> Lire à propos de l'altérité: JARLSBO (2003).

<sup>2</sup> La fascination de l'écrivain pour les tribus amérindiennes est bien connue. Lire à ce propos par exemple : MEYER (1998 : 36—39); THIBAUT (2009 : 116—128).

ses traductions (*La Relation du Michoacán, Les Prophéties du Chilam Balam*), ses textes de fiction (*Angoli Mala, Ourania*) et dans sa biographie de Diego Rivera et Frida Kahlo. L'opposition entre leur culture et la civilisation occidentale touche tous les domaines de la vie et surtout le rapport de l'homme à la Terre qui s'exprime entre autres dans l'art. L'art primitif des Amérindiens, naturel et lié aux rites, tout en étant accessible à chacun, devient une pratique magique, sacrée et peuplée d'esprits. Il serait intéressant de voir, en se fondant sur certains essais de J.M.G. Le Clézio, quel rapport l'écrivain voit entre le respect des forces naturelles dont témoignent les Amérindiens et leur expression artistique. Nous nous interrogerons également sur les conséquences de cette présence de la nature dans l'univers rituel indien.

Parmi les essais lecléziens, les plus riches pour notre analyse sont ceux qui portent à notre connaissance les pratiques religieuses, les rituels et la philosophie de la vie des Indiens, c'est-à-dire *Le rêve mexicain* (1987), ouvrage historiographique relatant l'abolition de la civilisation indienne au Mexique par les conquérants espagnols au XVI<sup>e</sup> siècle, *La Fête chantée* (1999), recueil ethnologique se référant à ses lectures et inspiré par le séjour de l'écrivain dans la jungle chez les Emberas et les Waunanas, et *Hai* (1971), un essai incluant des photographies et également issu du même séjour, précieux pour analyser le concept de l'art selon les Indiens.

Notons qu'il s'agit pour nous à la fois d'un Indien de l'époque préhispanique, connu par Le Clézio grâce à ses lectures, et d'un Indien contemporain dont il doit sa connaissance aussi bien à ses lectures des textes modernes qu'à sa propre expérience.

On ne saurait parler de l'attitude des peuples amérindiens vis-à-vis de la nature ou de l'art sans aborder leur approche de la religion car c'est elle qui régit leur monde. D'après LE CLÉZIO, leur croyance en une vie « qui n'est qu'un bref passage » vers le néant « donn[e] sens à chaque moment de l'existence » (1988 : 91) et sacralise le quotidien (1988 : 71). Communautaires, passionnés par leur foi, « entièrement tournés vers le surnaturel » (1988 : 96), les Amérindiens étaient « profondément attachés à leurs rites » (LE CLÉZIO, 1997 : 26). L'idée de la divinité de la nature présente dans la culture des Amérindiens se trouve mise en avant par l'écrivain. Elle traduirait, d'un côté, la présence des animaux, des plantes ou des phénomènes naturels dans les rites religieux et, de l'autre, l'attitude écologique des Indiens.

Quant à la présence des animaux, LE CLÉZIO mentionne les cultes zoomorphiques tels le culte du cerf ou celui de l'aigle qui sont associés aux fêtes indigènes et la croyance, toujours existante, à « la présence des esprits des morts sous des formes animales » (1988 : 92), le « nahulisme ». La connaissance des plantes serait nécessaire pour comprendre leur importance dans ces rituels chamaniques : poisons et hallucinogènes, encens, tabac et alcool (les rites hallucinatoires offrant une autre perception de la réalité aux participants). Parmi les

phénomènes cosmologiques incarnés par les divinités indiennes régissant les rites indigènes, l'auteur énumère le feu, l'eau, le soleil et la terre. Le feu est le maître du ciel, l'eau est « l'élément divin qui permet la vie sur la terre », le soleil, cet « ordonnateur de la vie », le dieu suprême, est par les Chichimèques appelé père (1988 : 171). La terre devient pour eux symbole d'une mère donnant et reprenant la vie<sup>3</sup>. La terre-mère se trouve au centre de la philosophie amérindienne et « explique [peut-être le mieux] l'attitude d'amour et de respect que les cultures préhispaniques avaient pour la nature » (1988 : 266). Le respect signifierait pour LE CLÉZIO « le bon usage des plantes et des animaux, l'amour des fleuves, le goût du silence, du secret » (1997 : 15).

L'idée de la sacralisation de la nature s'opposerait, comme nous l'avons dit, à l'exploitation de l'environnement naturel. En vivant sur la terre, les hommes doivent, selon les peuples amérindiens, pactiser avec l'au-delà et viser, à travers leurs activités, non pas leur propre enrichissement mais le triomphe des dieux. On observe donc un écart important entre les approches amériindienne et européenne de la nature. Comme il est assez fréquent que l'altérité entraîne l'hostilité, les représentants de l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle évaluaient l'Indien d'une manière péjorative. Il serait, selon eux, un fanatique méprisable (1997 : 226) adorant d'une manière aveugle les montagnes, les astres, le feu (LE CLÉZIO, 1988 : 97), croyant à des absurdités, aux superstitions (1988 : 260) ou aux fables (LE CLÉZIO, 1997 : 119), pratiquant des rites enfantins ou le satanisme (1997 : 119). Il est assez significatif que les Occidentaux, se considérant comme des « gens de la raison », qualifiaient les Amérindiens encore au début du XX<sup>e</sup> siècle d'« apprivoisés », « sauvages », « barbares » et « hors-la loi » (1997 : 157). Cependant, LE CLÉZIO, passionné de la grandeur du passé indigène, de ses rites et de son art, renverse les notions de civilisation et de barbarie en évoquant l'altérité radicale entre les mœurs des Indiens et celles des Européens, l'abîme « qui sépare le chef spirituel du *peuple le plus civilisé* de l'Amérique centrale des *barbares* que sont Cortés et ses soldats » (1988 : 39 — nous soulignons). Il ajoute plus loin qu'en dépit de l'anthropophagie rituelle avec ses sacrifices sanglants et malgré la structure tyrannique de leur société, c'étaient les Aztèques, les Mayas ou les Tarasques qui détenaient la civilisation (1988 : 41)<sup>4</sup>. Il est paradoxal, selon lui, que les civilisations nomades, qui expriment le mieux le sentiment de respect

<sup>3</sup> Le feu est l'élément essentiel de la fête de la fin du monde, pendant la cérémonie du feu nouveau quand on observe les constellations des Pléiades (LE CLÉZIO, 1988 : 77—79). L'eau apparaît dans les rites purificateurs (1988 : 82—83), dans la curation chamannique (1988 : 83) et dans le rite du bain (1988 : 84). Le soleil est associé aux rites guerriers. La Terre joue aussi un rôle important pour les rites de la guerre et, par exemple, pour le rite de l'offrande de la première chasse.

<sup>4</sup> Il réhabilite la barbarie et des barbares dans *Ailleurs, Entretiens sur France-Culture avec Jean-Louis Ezine* (LE CLÉZIO, 2006 : 58—59). Dans ses essais, il souligne encore et à plusieurs reprises que dans de nombreux domaines les Aztèques étaient en avance sur les Européens : astronomie, médecine par les plantes, hydraulique, agronomie, urbanisme.

vis-à-vis de la nature, soient considérées comme les plus déprédatrices. Ces grands défenseurs de la nature, respectueux de l'équilibre des forces naturelles, demeurent unis à la terre d'une manière tangible :

Le respect des peuples indiens pour la terre était beaucoup plus qu'une idée, c'était un lien charnel. Par les rites agraires ou funéraires, par les cérémonies guerrières ou par les danses, cet attachement charnel<sup>5</sup> prend un sens cosmique. [...] Cette relation charnelle avec la terre s'exprimait plus particulièrement dans les danses, comme aujourd'hui encore chez les Pueblos du Nouveau-Mexique, qui frappent le sol de leurs pieds nus selon des rythmes qui sont un langage. C'est elle qui apparaît dans toute son éblouissante beauté, à travers les rites et les sacrifices [...].

1988 : 267

Force est de constater que l'amour de la nature est étroitement lié chez les Amérindiens à leur religiosité. Il en sera de même pour l'art, parce que l'Indien n'approuve pas, comme le rapporte LE CLÉZIO, le concept d'art pour l'art (1971 : 80) et les fonctions mimétique ou herméneutique de l'art lui sont étrangères ; il crée afin de s'unir « à l'au-delà, à la matière environnante » (1971 : 88). Masao SUZUKI constate même qu' « Il n'y a [...] pas de différence essentielle entre pratiques rituelles et pratiques artistiques des Amérindiens » (2007 : 129). L'art indien relève du domaine du religieux et s'exprime pendant les rites qui manifestent cet univers où le terrestre et le divin se rencontrent. Le rituel indigène ne pourrait jamais être réduit à la fonction de décor, car, comme le constate LE CLÉZIO, « il est la vie, il est la mort » (1988 : 69)<sup>6</sup>.

Sous cette notion très vaste de l'art amérindien, on comprendra les danses, chants, musique instrumentale, sculptures, dessins et peintures rituels. Il est un principe fondamental, celui de l'égalité devant l'art. L'Indien refuse la création individuelle et il travaille de la même manière que ses ancêtres (ses peintures

<sup>5</sup> L'écrivain retrouve aussi dans ce lien charnel unissant les Indiens à leur terre « le principe même du *containment* et du contrat terrestre énoncés par les écologistes tels que Theodore Taylor ou Charles Humpstone » (LE CLÉZIO, 1997 : 187). On pourrait sûrement citer bien d'autres penseurs comme par exemple Michel Serres, l'auteur du *Contrat naturel*. Ces noms témoignent de l'actualité du problème.

<sup>6</sup> Il semble nécessaire de rappeler que cette confusion entre le réel et le divin apparaît grâce à la transfiguration qui est l'essence même des rites. Aussi bien quotidiens qu'exceptionnels, les rites unissent les hommes et les identifient aux dieux (LE CLÉZIO, 1988 : 69 et 1997 : 36). La magie de la rencontre du réel et du sacré s'opère grâce à la stimulation de différents sens : la vue, l'ouïe, l'odorat (1988 : 70). L'écrivain évoque bien « l'extraordinaire mise en scène des cérémonies païennes » (1988 : 239) due à la magnificence et l'éclat de ces objets, à la beauté et au luxe des matériaux organiques utilisés pour leur création : plumes, peaux, pierreries, métaux précieux. Remarquons que les motifs apparaissant sur ces matériaux provenaient aussi de la nature : par exemple les oiseaux qui étaient « partout, dans les images symboles, dans les tissages, sur les vases rituels, sur les manches *tumis* » (LE CLÉZIO, 1997 : 144).

et dessins rituels sont identiques depuis des siècles). Son art est collectif et il « est un langage que chacun possède, et que chacun exprime. Il est un travail légendaire, le seul vrai travail » (LE CLÉZIO, 1971 : 117). Ainsi Le Clézio révèle que chacun est « artiste » de naissance (1971 : 52 et 104) : peintre ou chanteur, musicien ou danseur.

Revenons à la place de la nature dans l'expression artistique. La musique et le chant indiens sont qualifiés par l'écrivain de « bruits organiques » dans le concert d'autres voix de la nature et lui font penser aux cris d'animaux : cris du crapaud, du chien, du singe-araignée, cris de l'agouti, de l'épervier (1971 : 53), au chant animal de chauves-souris, d'oiseaux stridents, d'oiseaux magiques (1971 : 68). Le Clézio décèle que pour « entrer en compétition avec les voix animales » (1971 : 56) et se faire « entendre du règne animal, végétal, ou démoniaque » (1971 : 51), l'Indien choisit des instruments simples, monophones et se laisse posséder par sa voix. L'écrivain remarque que la gorge d'un chanteur indigène soutenue par l'alcool devient un « instrument musical, une flûte, un sifflet » (1971 : 68). Elle projette par la suite une voix dénaturée : « le chant est chanté par un autre homme, un autre Indien qui habite son corps » (1971 : 75), et il lui faut simplement laisser le passage (1971 : 78). La sculpture indienne s'appuie aussi sur l'idée qu'elle est libération plus que création. Pour sculpter, les Indiens arrachent au morceau de bois les copeaux cachant la statue, c'est-à-dire qu'ils libèrent les visages vivant déjà à l'intérieur du tronc des arbres. Ce n'est donc pas l'homme qui invente, il « refait la création de l'homme », note LE CLÉZIO (1971 : 132).

Une certaine analogie peut être perçue entre le processus de la création et l'attitude spirituelle de l'Amérindien pleine de respect à l'égard de la nature. L'art devient une sorte de médium liant l'homme à la nature. Il est plutôt une forme de communication avec la nature identifiée par les Indigènes avec l'au-delà qu'un processus proprement artistique, comme c'est souvent le cas dans la civilisation occidentale où la forme seule peut être visée. Le créateur ne s'ingère pas à la nature, mais s'asservit à elle.

L'art indigène se caractérise par la soumission de celui qui crée devant la nature, mais aussi par l'attention qu'il porte à celle-ci. L'auteur s'aperçoit que pour peindre ou dessiner, l'Indien est très attentif aux formes naturelles que le monde exhibe devant lui, il leur est assujéti et le support devient pour l'artiste indigène aussi important que le dessin lui-même (1971 : 114). Il choisit des supports naturels tels que troncs d'arbre, formes de feuille et de poisson qui ne créent pas de frontières artificielles entre l'art et la réalité propres à l'idée du tableau. La peinture sur peau est peut-être la meilleure illustration du concept de fusion entre l'art et la nature. Tout en habillant l'Indien et en le protégeant contre ses ennemis, elle lui permet de se confondre avec la peinture, de vivre dans l'art. Dans *Haiï*, l'écrivain constate qu'« En peignant leur peau, en faisant de leurs corps des œuvres d'art, [les Indiens] ont atteint le règne de la signification totale. Ils vivent dans l'art, ils sont confondus avec la peinture » (1971 : 121).

Rappelons que dans le contexte indien, il faut comprendre la notion d'art non pas comme un acte créateur isolé de la réalité, mais comme une forme d'expression naturelle liée au rituel, à la vie. Il se peut que ce soit une résultante de ce qu'on comprend sous la notion d'artisanat et d'art sacré car « ce que l'Indien ignore, c'est qu'il a jugé inutile, c'est l'art » (1971 : 51), avoue Le Clézio. L'affirmation qui précède celle-ci de quelques pages dans l'essai leclézien : « TOUT EST ART » (1971 : 45) peut paraître contradictoire à première vue, mais Masao Suzuki apporte une précieuse remarque à ce propos. Il trouve que si l'on considère l'art amérindien comme « la recherche de la connaissance », toutes les expressions artistiques et aussi tous les gestes quotidiens des Amérindiens « convergent vers un point qui est la connaissance collective du 'dessin de l'univers' » (SUZUKI, 2007 : 129). Le critique est aussi d'avis que « Cette extension de la notion de l'art permet à l'écrivain de mettre en lumière la caractéristique de notre art, voire de notre existence » (2007 : 129). Il est vrai que la découverte de l'art venant du monde animiste et s'opposant d'emblée à l'art du monde anthropocentrique de l'Occident a fort marqué Le Clézio. Le plus révélateur pour lui en ce qui concerne la conception de l'art a été Beka, le rituel de curation, la fête chantée pendant laquelle les chamans essaient de guérir les malades. Il y a retrouvé la perfection dans la forme et la puissance dans l'expression (LE CLÉZIO, 1997 : 22—23). Pour l'artiste indien, il s'agit d'être et de travailler pour dire tout simplement que « le monde est, tout entier, sans exception, INTELLIGENT » (LE CLÉZIO, 1971 : 103)<sup>7</sup>.

À travers l'art du rituel amérindien, on remarque donc une liaison forte qui existe entre l'homme et son environnement naturel. L'Indien, observateur attentif de la nature et grand connaisseur de celle-ci, utilise les motifs naturels, les supports organiques dont le plus proche de lui est sa propre peau, il produit des bruits faisant penser aux bruits d'animaux et soumet à la nature, aux formes déjà existantes, son travail de créateur. Toutefois, tout en vivant dans le présent, dans le monde terrestre, il n'oublie pas d'accorder une place primordiale au sacré, il pense d'une manière continue à l'au-delà.

Le dernier point de notre réflexion sera consacré aux conséquences de la présence de la nature considérée comme divine dans l'univers rituel des Amérindiens. Nous rappellerons tout d'abord ce que cette rencontre avec l'Autre, avec l'héritage de sa culture, de ses rites et de son art, a eu pour effet chez Le Clézio lui-même, pour analyser ensuite ce qu'elle peut apporter à ses lecteurs.

<sup>7</sup> L'écrivain développe ce qu'il comprend sous la notion d'intelligence de l'univers : « L'Indien n'est pas séparé du monde [...]. L'homme est vivant sur la terre, à l'égal des fourmis et des plantes, il n'est pas exilé de son territoire. Les forces magiques ne sont pas le privilège de la seule espèce humaine. [...] L'homme [...] est regardé par les forces surnaturelles comme les autres êtres » (LE CLÉZIO, 1971 : 102). Dans *La Fête chantée*, LE CLÉZIO revient au concept de l'intelligence de l'univers : ce serait « La relation étroite qui unit les êtres humains non seulement au monde qui les entoure, mais aussi au monde invisible [...] » (1997 : 15).

Tout en inspirant une nouvelle approche de l'art, le contact avec les Amérindiens a modifié la vision du monde et le mode de vie de l'auteur : il a appris « une autre face des choses » pour reprendre l'expression de Gérard DE CORTANZE (2009 : 34), c'est-à-dire « une nouvelle façon de voir, de sentir, de parler » (LE CLÉZIO, 1997 : 11), « la vanité des objets de notre monde de la consommation » (1997 : 12) et l'art de vivre avec la nature<sup>8</sup>. Cette confrontation a été fructueuse à titre personnel, mais sa portée est plus vaste. La quête de l'Autre permet à l'écrivain à la fois d'interroger la modernité et de rechercher dans la manière de vivre de l'Autre un remède à ses maux (SALLES, 2006 : 92).

Le contraste entre deux cultures opposées, totalement étrangères l'une à l'autre, souligne à maintes reprises et, comme le remarque Bruno THIBAUT, « de façon dramatique et parfois un peu outrée et caricaturale » (2009 : 117), le déséquilibre caractérisant l'Europe de la Renaissance et l'Occident contemporain. L'Occident rationaliste représente pour LE CLÉZIO le monde individualiste et possessif (1988 : 211) croyant au pragmatisme, au matérialisme (1988 : 251) et à la pensée dominatrice (1988 : 35). Les sociétés amérindiennes dont le monde collectif est imprégné de mystère et de magie sont, selon l'écrivain, guidées par les rêves et apprécient « la force physique, le courage et la ferveur religieuse » (1988 : 211). Il faudrait nuancer toutefois, car l'admiration de J.M.G. Le Clézio pour les tribus amérindiennes n'est pas dépourvue de sens critique. Jeana Jarlsbo ou Marina Salles remarquent avec justesse que, loin d'être un idéaliste naïf, l'auteur parle aussi bien de la splendeur que de la cruauté de la civilisation indienne (JARLSBO, 2003 : 17 et SALLES, 2006 : 79). Conscient des vices des peuples amérindiens, il affirme que c'est dans leur soumission à la nature sacrée, dans leur acceptation des limites imposées à l'homme par l'environnement naturel, qu'ils ont su retrouver l'équilibre.

L'image de la civilisation occidentale étant négative, la chute de l'Empire aztèque causée par les conquistadors venus de l'Occident ne pouvait rien apporter de constructif. Cette extermination a entraîné la pauvreté et le déséquilibre social (LE CLÉZIO, 1988 : 65) ainsi qu'« une série de catastrophes écologiques dont les conséquences se font encore ressentir dans le monde moderne » (LE CLÉZIO, 1997 : 185). L'écrivain pense à l'appauvrissement du sol, à la déforestation, à la spoliation des terres communales, au dessèchement des lacs, à la disparition des espèces animales et à l'écroulement démographique.

Les Conquistadors arrivant sur le territoire des Indiens américains ont été à l'origine de catastrophes, mais n'ont point pu effacer la spiritualité indigène. Il semble que le monde moderne du profit et de la corruption pourrait puiser l'espoir de sa libération dans l'univers rituel des Indiens car ceux-ci seraient

---

<sup>8</sup> Masao SUZUKI analyse plus largement l'influence de la rencontre amérindienne dans un chapitre de son ouvrage consacré à l'évolution spirituelle et littéraire de Le Clézio (2007 : 103—15).

susceptibles d'enseigner aux Occidentaux « une sagesse et une modération dans l'usage du monde » (1997 : 191). Le fait d'acquérir des connaissances sur le monde amérindien et de les propager parmi les siens propres paraît être la préoccupation majeure de J.M.G. Le Clézio découvrant et décrivant l'Amérindien, cet Autre<sup>9</sup>.

L'écrivain s'identifie et identifie ses contemporains à autrui, lorsqu'il écrit dans *Haï* « je suis un Indien » (LE CLÉZIO, 1971 : 7) et dans *La Fête chantée* : « Les Amérindiens ne nous sont pas étrangers. Ils sont une part de nous-mêmes, de notre propre destinée » (1971 : 170) ; il entend faire prendre aux Occidentaux une position humaniste à l'égard de l'Autre. Sa philosophie de l'Autre prend la défense d'autrui contre le monde matérialiste en rappelant la grande valeur qu'est le respect de l'Autre, de son identité et de sa particularité.

## Bibliographie

### Œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio

1971 : *Haï*. Genève : Albert Skira.

1988 : *Le rêve mexicain ou la pensée interrompue*. Paris : Gallimard.

1997 : *La fête chantée et autres essais de thème amérindien*. Paris : Gallimard.

2006 : *Ailleurs. Entretiens sur France-Culture avec Jean-Louis Ezine*. Paris : Arléa.

### Œuvres consultées

CAVALLERO Claude, 2009 : *Le Clézio témoin du monde*. Paris : Calliopées.

DE CORTANZE Gérard, 2009 : *J.-M.G. Le Clézio*. Paris : Gallimard / Culturesfrance Éditions.

JARLSBO Jeana, 2003 : *Écriture et altérité dans trois romans de J.M.G. Le Clézio. Désert, Onitsha et La quarantaine*. Lund : Études romanes de Lund 66, Romanska institutionen Lunds Universitet.

MEYER Jean, 1998 : « L'Initiation mexicaine ». *Magazine littéraire*, n° 362.

SALLES Marina, 2006 : *Le Clézio. Notre contemporain*. Rennes : PUR.

SUZUKI Masao, 2007 : *J.-M.G. Le Clézio : Évolution spirituelle et littéraire. Par-delà l'Occident moderne*. Paris : L'Harmattan.

THIBAUT Bruno, 2009 : « 'Comme sur le seuil d'un monde nouveau'. J.-M.G. Le Clézio et l'écriture du chamanisme ». *Europe*, n° 957—958.

---

<sup>9</sup> Lire à ce propos aussi : SUZUKI (2007 : 113) et SALLES (2006 : 94). Claude CAVALLERO fait remarquer un changement qui s'est opéré dans l'attitude de l'auteur. Tout en avouant que pour Le Clézio le message des civilisations amérindiennes demeure actuel à l'époque moderne, le critique nuance que le vent de révolte animant *Le rêve mexicain* s'est calmé dans *La Fête chantée* (2009 : 300).

## Note bio-bibliographique

Natalia Nielipowicz enseigne la langue et la littérature française à l'Université Nicolas Copernic de Toruń (Pologne) en tant que maître de conférences. Membre actif depuis une dizaine d'années de la SIEY — Société internationale d'études yourcenariennes (Clermont Ferrand) — ainsi que plus récemment de l'Association des lecteurs de J.M.G. Le Clézio (Chambéry). Auteur de quelques articles et d'une thèse sur Marguerite Yourcenar portant le titre « Le Dialogue de la parole et de l'image dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Autour de *L'Œuvre au Noir* ». Elle s'intéresse tout particulièrement à la correspondance entre les arts picturaux et la littérature et, en tant que traductrice assermentée de la langue française, à la traductologie.